

704 Les débuts de la presse algérienne / l'Estafette de Sidi Ferruch

version 1 du 29 janvier 2007

1) Portrait de Jean Toussaint Merle

Les épisodes de l'expédition d'Alger à l'été 1830, sont loin de nous être complètement connus. À côté des soldats dont le rôle retient en premier lieu et légitimement l'attention, il y eut dans l'entourage du général en chef de Bourmont, des personnages sans missions bien définies, mais qui jouèrent un rôle épisodique. Voici l'un des plus marquants de ces protagonistes.

Jean Toussaint Merle avait à l'époque, 45 ans. Après un passage dans les bureaux du ministère de l'intérieur, puis en 1805, sous les drapeaux, il s'était consacré depuis 1808 à la seule littérature. Il avait publié un abrégé des Mémoires de Bachaumont une nouvelle édition de la grammaire espagnole de Port-Royal, une monographie du château de Chambord et des essais politiques. Il avait été l'un des fondateurs de la Mode avec avait collaboré sous la Restauration au Nain Jaune avec Harel.

On disait que l'Ermite de la Chaussée d'Antin lui devait plus qu'à l'auteur avoué, M. de Jouy. Mais il était surtout un homme de théâtre. Auteur dramatique, il avait collaboré de 1808 à 1827, à 120 pièces, tant mélodrames que vaudevilles et comédies. Comme directeur de théâtre, il présida aux destinées du théâtre de Strasbourg, de la Gaieté, de l'Opéra Comique, enfin de la porte Saint-Martin. Ce fut un patron débonnaire, indolent et plein de générosité. Le premier sujet lui annonce une fois qu'il lui est impossible d'apprendre pour le dimanche, jour de recette, le grand rôle d'un drame qu'on lui demande. « Jusqu'où le savez-vous, demande Merle ? Jusqu'au troisième, tout au plus. Très bien ».

Là-dessus, il fait venir un autre acteur qu'il charge d'apprendre la fin du rôle. Le dimanche, on affiche la pièce, le premier sujet joue ses trois actes couramment. Après quoi on annonce qu'il est subitement indisposé, et que son camarade qui consent à le remplacer réclame l'indulgence. Le camarade joue sans broncher les deux derniers actes et le public s'en va, ravi d'un théâtre où tous les accidents sont prévus et les rôles appris en double.

Merle n'en a pas moins sa place dans l'histoire du théâtre en France au début du XIXe siècle. C'était sous la Restauration chose ingrate que la direction d'un théâtre classé lorsqu'on était dénué ni de culture, ni de goût. Dans ces années qui précéderent l'avènement et le succès du drame romantique, les fournisseurs de théâtre dit littéraire, étaient ces pseudo classiques qui, avec une grande persévérance, mais un talent moindre, se forçaient à fabriquer, les uns du Corneille et du Racine, les autres du Molière.

De ce répertoire inexistant, le public était saturé. Il lui préférerait les mélodrames de Pelletier Volméranges, du Roi de Rougemont, d'Achille de Jouffroy, de Victor Ducange ou de Pixecourt. Merle, qui dirigeait la porte Saint-Martin depuis 1818, comprit qu'il fallait trouver autres chose et demander à l'étranger cette nouveauté que les de Jouy, les Viennet, les Ancelot, les Arnault étaient incapables de concevoir.

D'un week-end à Londres en 1819, il revint féru de théâtre anglais qui pouvait offrir de grandes ressources. Il commença d'ailleurs par ce que ces spectacles avaient de moins relevé, et introduisit sur la scène de la porte Saint-Martin ce qu'on appelle aujourd'hui dans les programmes de music-hall, des numéros : boxeurs, combats de coqs, jongleurs. Puis en 1822, un impresario nommé Penlay, étant venu avec une troupe anglaise, donner des représentations à Boulogne et à Calais, Merle s'empressa de traiter avec lui pour 6 représentations.

La première eut lieu le 31 juillet. L'annonce que « par les très humbles serviteurs de sa Majesté Britannique serait joué Othello, drame en cinq actes du célèbre Shakespeare » coalisa les antipathies des tenants du classicisme et les fureurs des chauvins. Les manifestations furent aussi variées que violentes : cris d'animaux, interruptions, projectiles divers, oeufs, légumes, fruits, gros sous. Devant ce déferlement, les acteurs amputèrent Othello du quatrième acte, et le rideau se baissa au milieu des cris de « à bas Shakespeare, c'est un suppôt de Wellington ».

Quant à la deuxième représentation qui fut aussi la dernière, donnée devant une salle comble malgré l'augmentation du prix des places, car l'affaire fut excellente au point de vue financier, elle n'alla pas plus loin que la première scène de l'Ecole de la Médisance de Sheridan. Merle dut venir faire des excuses au public et annoncer qu'on avait remplacé le spectacle anglais par deux pièces françaises.

Cette capitulation fut blâmée par le préfet de police, et lorsque le rideau se releva, on découvrit une compagnie de gendarmes rangés en bataille sur la scène. Le parterre monta à l'assaut. Il y eut force coups échangés, des arrestations et au dehors, des charges de cavalerie. Inutile de dire que le mobilier du théâtre souffrit beaucoup. Tel fut pour Merle, le bilan de sa tentative pour acclimater en France le drame anglais.

Il n'en fut pas découragé. En 1826, il engagea le mime anglais Cook qui attira tout Paris, et ce succès décida Merle à tenter l'année suivante, une nouvelle saison de tragédie et de comédie. Mais en quittant sur ces entrefaites, la porte Saint-Martin, il ne put donner lui-même suite à ce projet qu'un autre réalisa. Il s'intéressa alors à l'Académie Royale de musique et il signala les vices de l'administration de ce théâtre, ainsi que les améliorations à lui apporter. Enfin dans une brochure parue en 1829, sous le

titre du Marasme Dramatique, pleine de renseignements sur l'activité des théâtres à la fin de la Restauration, il présenta un projet ingénieux et chimérique, suivant lequel chaque scène devait se spécialiser dans l'exploitation d'un genre déterminé.

Toussaint Merle était d'une taille élevée, d'une présence étonnante, la tête superbe et portée haut, les traits d'une régularité accomplie, fins et fiers à la fois, avec la lèvre supérieure qui avançait un peu comme pour donner à la bouche un je ne sais quoi de spirituel et de distingué. Tel il apparaît dans le portrait d'Alophé. Détestant le débraillé, il fit toujours montre d'une élégance vestimentaire, et dans ces propos d'une correction qui n'excluait pas l'esprit.

Très désintéressé, fort érudit, plein de goût, d'un jugement sain et au fond assez dédaigneux de ses contemporains, il ne s'enthousiasmait ni ne s'irritait jamais très vivement, et le mot était toujours parfaitement dit, sans ambages ni phrases inutiles. Resté en plein romantisme très homme du XVIIIe siècle, sa fidélité à ses convictions politiques et littéraires sans préjugés, ne se démentirent jamais.

De même, il demeura fidèle sa vie durant à la petite soupe à l'ail, mijotée à la mode des pays, 3 gousses d'ail dans un petit pot, 3 cuillerées de bonne huile d'olive avec une rôtie par-dessus, avec laquelle, quelque dîner qu'on lui eut offert, il ne manquait jamais de se tonifier tout les soirs à minuit sonnante. Avec cela un fond de Bohême, aucun sens de l'ordre et de la prévoyance, aimant la vie large et la bonne chère, il tenait table ouverte et mangeait savamment. Il ne négligeait pas non plus le beau sexe.

Aussi quoiqu'il ait gagné beaucoup d'argent, il ne lui en restait guère. Il s'écriait devant Michaud, directeur de la Quotidienne, « quand je pense que j'ai eu jusqu'à quatre pièces par jour sur l'affiche des Variétés ! Et vous n'avez pas 80 000 livres de rentes ? J'ai fait mieux que cela, je les ai mangées ».

Au reste, son caractère le portait à goûter l'heure présente, sans se mettre en peine du lendemain. Aux créanciers qui ne lui manquèrent pas, il n'accorda jamais qu'une attention distante et si l'argent lui fit généralement défaut pour les satisfaire, du moins il en trouva toujours pour les nombreux voyages que sous les prétextes les plus futiles, il fit en Angleterre.

2) la création du journal l'Estafette de Sidi Ferruch

Comment cet homme qui avait peu de sympathie pour l'art de la guerre et qui disait que le moindre pédicure rendait plus de services à l'humanité que le plus grand des généraux, se laissa-t-il entraîner en Afrique à la suite d'une expédition ? Il ne nous cache pas qu'il fut emballé par le caractère de grandeur de cette nouvelle croisade. Comme tant d'autres, il fut sous le charme et éprouva le plus vif désir de faire la campagne. Recommandé à de Bourmont par le prince de Polignac, qui trouvait sans doute opportun de faire suivre les événements par un témoin favorable au régime, d'ailleurs écrivain de talent, Merle fut agréé comme secrétaire particulier du commandant en chef.

Cette qualité ne correspondait en fait à aucune situation déterminée. Pendant la campagne, Bourmont n'eut qu'un secrétaire particulier, son propre fils Louis qui lui servit d'aide de camp. De plus, embarqué non sur le vaisseau amiral, mais sur la Didon, Merle ne fut en rapport direct avec le général en chef que depuis le 14 juin, jour du débarquement, jusqu'aux 23, date à laquelle le quartier général se transporta à Staouéli. Il ne vit ensuite de Bourmont qu'après l'occupation d'Alger.

Le titre dont il était revêtu avait surtout pour but de lui donner toute facilité et pour pouvoir se renseigner. D'ailleurs il ne jouissait d'aucun autre avantage que les rations de vivre. Il revint à Paris plus pauvre qu'il n'en était parti. Il pourrait presque dire qu'il avait fait la guerre à ses dépens.

Que l'idée de créer un journal en Afrique fut venue à ce professionnel auquel ne manquait pas l'esprit d'initiative, la chose apparaît naturelle. À peine arrivé à Toulon, il constata que dans une expédition où tout avait été prévu, une seule chose semblait avoir été dédaignée, c'était une imprimerie pour le service de l'Armée. Il en parla à de Bourmont qui parut regretter beaucoup de ne pas y avoir pensé à Paris, et qui comprit aussitôt les avantages qu'il pouvait en retirer.

Il y vit le moyen de lutter contre la campagne de dénigrement que les organes de l'opposition menaient pour atteindre le cabinet Polignac, contre l'expédition et il s'en ouvrit au Président du Conseil. Cependant, il s'occupait de se procurer à Marseille le matériel et d'embaucher le personnel nécessaire. En moins de quatre jours, la presse, les accessoires, 2 compositeurs et les 2 imprimeurs étaient embarqués à bord d'un transport qui vint rallier la flotte en grande rade, la veille de notre départ. En même temps, il s'entendait avec un libraire de Toulon, Bellue, l'un des éditeurs de la Revue Maritime, en vue du lancement du nouveau journal.

Un prospectus imprimé à Brignoles avec une typographie de Peyremont Dufort, annonça en ces termes la prochaine apparition de « l'Estafette d'Alger, journal historique, politique et militaire. Ce journal sera en effet, écrit et imprimé en Afrique. Il sera composé suivant les circonstances, sur la plage ou dans les montagnes, sur les bords de l'Harrach ou dans le palais du Dey. Il sera expédié à ses lecteurs du champ de bataille et portera ce caractère de vérité locale qui doit lui donner une physionomie toute particulière. Les réacteurs feront partie de l'expédition et y seront attachés à différents titres : officiers de toutes les armes, hommes de lettres, savants et artistes devront fournir des matériaux et apporter dans la rédaction une grande variété. »

« Il sera composé d'une partie officielle, contenant des bulletins, les ordres du jour, les mouvements de troupes et les détails des sièges et des combats. On s'occupera de décrire les lieux occupés par l'armée à laquelle se rattacheront tous les documents les plus authentiques de statistiques et de topographie, peintures des moeurs des différentes tribus africaines, de leurs habitudes, de leurs coutumes et de leur usage, des renseignements précis sur les intérêts agricoles et commerciaux de tout le nord de l'Afrique, depuis l'Atlas jusqu'à la mer, des articles de variétés consacrés aux détails hygiéniques, à la manière de vivre de nos soldats, et aux anecdotes militaires. Il offrira ses abonnés des dessins lithographiques, des plans de bataille, des vues du pays et des costumes des habitants. »

Le programme était aussi complet qu'alléchant. La promesse d'illustrations n'avait rien d'un leurre. Les artistes ne manquaient pas à l'Armée d'Afrique, et la presse lithographique de l'Intendance Générale permettait de reproduire leurs dessins. Aussi le prospectus pouvait-il conclure, que ce journal serait le seul de ce genre. Il serait en position de donner toutes les nouvelles avant tous les autres. Il serait porté en France par un service régulier de bateaux à vapeur.

Les conditions d'abonnement étaient qu'il paraîtrait par numéro, à des époques indéterminées, à raison d'au moins 2 numéros par semaine. L'abonnement était de 15 francs pour 3 mois pour la France, et de 18 F pour l'étranger. Le trimestre commencerait avec le premier numéro qui paraîtrait le lendemain de jour du débarquement sur la côte Afrique, et concernerait tous les événements de la traversée. Le bureau d'abonnement était chez Ballue, libraire à Toulon, qui serait le seul chargé du dépôt.

Quoique annoncé pour le lendemain du débarquement en Afrique, le premier numéro ne parut à Sidi Ferruch que 4 jours après. Le matériel d'imprimerie avait été chargé en effet sur un des bricks appartenant à cette division du convoi dont le vice-amiral Duperré, craignant l'encombrement dans la baie de Sidi Ferruch, n'avait fixé la sortie de Palma que 2 ou 4 jours après le départ de l'Armée.

Il arriva le 25 juin, mais ne put débarquer que le 27. Il fallut en « découvrir les matériaux à travers 500 bâtiments, 60 chalands, 150 chaloupes et 200 canots qui couraient la rade, déterrer les caisses du compositeur de dessous les affûts de canons, les jumelles de la presse au milieu d'un parc de boulets, les rames de papier sous ses bottes de fourrage ».

En quelques heures, « la machine de Gutemberg, ce formidable levier de civilisation », fut établie sur le sol africain. 2 tentes suffirent pour abriter la presse et le personnel. Placées au pied et au sud-est de la petite hauteur sur laquelle s'élevait Torre Chica elles prirent sous le nom d'imprimerie du Marabout.

Le 28 juin, cette presse surnommée aussitôt l'Africaine pouvait fonctionner. L'inauguration officielle en fut faite en présence d'un grand nombre d'officiers de terre et de mer, de soldats et de marins accourus pour jouir du « curieux spectacle d'une imprimerie française dans le pays des Bédouins ». Ce journal de 36 cm sur 23, se présentait ainsi : en bas et au milieu u écusson circulaire aux armes de la France, les 3 fleurs de lys, surmonté d'une couronne et entouré d'un collier de l'ordre de Saint Louis, de chaque côté, un trophée de drapeaux.

À gauche à droite, sous le numéro du journal et la date, Sidi Ferruch le 25 juin 1830, des avis concernant la périodicité du journal qui devait paraître 2 fois par semaine ou 8 fois par mois, le prix de l'abonnement, et l'indication qu'on s'abonnait au dépôt général chez Monsieur Lasade (sic pour Laprade) libraire rue d'Angoulême, demeurant à Toulon et au quartier général de l'Armée., puis le titre l'Estafette d'Alger, journal militaire, historique et politique

Le premier numéro débutait par un avis aux abonnés, écrit d'une plume alerte qui expliquait le retard apporté à l'apparition du journal. Le troisième devait contenir une jolie vue de presque île de Sidi Ferruch. Suivait le récit du débarquement et d'installation du camp français, et sous le titre de « Mouvements de l'Armée », un résumé rapide des événements du 14 au 25 juin. Enfin des « mélangés » rassemblaient des anecdotes sur la campagne.

Un autre feuillet de mêmes dimensions, recto et verso, portant sans titre, « 24 juin 1830 », avec les armes royales, donnait le texte d'une communication faite par le Préfet Maritime par intérim à M. le maire de la ville de Toulon. C'était la confirmation en 6 lignes du succès du 19 juin.

En même temps, Bellue décidait de faire paraître une édition toulonnaise de l'Estafette, et d'utiliser pour les premiers numéros les matériaux qui devaient être imprimés en Afrique. Tant en son nom, qu'en celui de M. Timothée Laprade, agent d'affaires à Toulon, qui devait assurer la gérance du journal et faisait effectuer un dépôt de 12000 francs à la Caisse des Consignations.

Le mardi 29 juin 1830 paraissait donc le premier numéro de «L'Estafette d'Alger, journal de l'Armée expéditionnaire et de la Méditerranée, politique, militaire, industriel, historique et maritime ». Ce premier numéro était composé d'une partie officielle de nouvelles de l'armée d'Afrique, et de 2 rubriques comprenant les documents officiels, le rapport de l'amiral Duperré, le rapport de M. de Bourmont, documents qui avaient déjà figuré au Moniteur Universel et dans la plupart des journaux.

Le n°2 parut le jeudi 1° juillet. Une note de Bellue annonçait que le journal paraîtrait 2 fois par semaine et qu' »aucun sacrifice

ne serait épargné pour répondre à la vive impatience du public ». Il débutait par une partie officielle courte, avec l'ordre du jour du quartier général de Sidi Ferruch le 26 juin, et une note de Duperré du 26. Suivait une lettre narrant l'installation du camp à Sidi Ferruch, la venue d'un Arabe au camp et le combat de Staouéli.

Le n°3 du dimanche 4 juillet annonça le 1° numéro de l'Estafette africaine pour dans 2 jours, et Bellue expliquait que ce retard était occasionné par son désir d'être agréable à ses abonnés en les gratifiant d'une superbe carte d'Alger et de ses environs. Le 3° numéro toulonnais était copieux, avec 4 pages ordinaires plus 2 page d'un supplément qui donnait les nouvelles d'Afrique du 27 au 28 juin.

Le 4° numéro donnait les nouvelles du 4 juillet et ouvrait une souscription en faveur des familles de soldats ayant trouvé une mort glorieuse ou ayant reçu des blessures graves. A Alger, Merle parvenait à faire paraître le n°2 de la version africaine le jour même où les troupes entraient dans la ville. Malgré que son directeur nous représente la publication de son journal comme un événement considérable, l'Estafette passait à Alger à peu près inaperçue à deux exceptions près, l'une de l'enseigne Aubry Bailleul et l'autre du lieutenant général Loverdo.

Combien, en parcourant les numéros de la feuille incriminée, ces jugements sévères paraissent exagérés. Ils sont la conséquence, le premier du manque de sympathie qui régna pendant la campagne entre les officiers de l'Armée Navale et l'Etat-major du général en chef, le second des difficultés que Loverdo eut pendant la campagne avec le quartier général. La situation de Merle suffisait aux yeux de certains à discréditer son oeuvre.

D'autre part, afin sans doute d'éviter de faire des mécontents par des commissions inévitables, Merlin se gardait soigneusement en retraçant le cours des opérations de ne citer personne. Par suite, il a mécontenté tout le monde et il a été payé de retour par le silence que l'ensemble des annalistes de l'expédition a gardé sur l'Estafette d'Alger. L'accueil fait au premier numéro en France ne fut pas plus chaleureux.

Cet accueil peu confraternel était inspiré sans doute par la crainte d'une concurrence faite aux journaux métropolitains par une feuille africaine. Crainte doublement illusoire car les retards avec lesquels elle paraissait et parvenait en France, écartaient les abonnés, et surtout parce que le journal ne devait pas aller au-delà du second numéro.

Les occupations que procuraient la rédaction et l'impression de l'Estafette n'étaient pas tellement absorbantes et le calme de l'existence à Sidi Ferruch, apparut au rédacteur en chef comme empreinte d'une monotonie très rapidement exprimée. Le séjour de Merle à Sidi Ferruch n'allait d'ailleurs pas tarder à prendre fin.

Dans la matinée du 4 juillet, après une canonnade qui durait depuis le point du jour, on entendait une épouvantable explosion. Au même moment, l'horizon fut couvert d'une fumée noire et acre qui s'élevait à une hauteur prodigieuse. Le vent apporta une odeur de poudre, de poussière et de laine brûlée. Dans la soirée un express confirma l'explosion du Fort l'Empereur et annonça que le Dey avait capitulé.

Merle arrangea donc son départ pour le 7 juillet au matin, et donna les instructions nécessaires au transfert de l'imprimerie. Son rôle de journaliste avait pris fin. L'Estafette d'Alger avait vécu, du moins l'édition africaine, car Bellue continuait à faire paraître l'édition de Toulon. Il avait vainement attendu l'arrivée du troisième numéro imprimé à Sidi Ferruch, et, saisi vraisemblablement de réclamations, il devait s'excuser d'un retard « qui lui était plus pénible qu'aux abonnés eux-mêmes ».

Aussi déclinait il toute responsabilité, et se déchargeait il sur son confrère d'Alger. Les conditions du prospectus avaient été établies par M. Merle, rédacteur en chef. Si elles n'avaient pas reçu l'entière exécution c'était la faute sans doute involontaire de ce dernier. Enfin comme « ces nombreuses opérations ne lui permettaient pas de faire droit aux réclamations qu'on lui adressait, M. Laprade gérant de l'Estafette serait désormais seul chargé de la gestion et de l'administration du journal ».

Celui-ci continua donc à paraître 2 fois par semaine à des jours indéterminés. Une modification fut apportée à son titre au début d'août. Aussitôt reçue la nouvelle de la chute de Charles X, les armes de France disparurent ainsi que toute indication de périodicité.

Dans le numéro 4 du 21 août, Bellue et Laprade annonçaient qu'à la suite du retour de Merle en France, ils devenaient seuls propriétaires du journal. Tout allait marcher désormais le mieux du monde. Mais le journal se distinguait de moins en moins des autres feuilles de Marseille et de Toulon, donnant à peu près les mêmes nouvelles, qu'elles viennent d'Afrique ou qu'elles eussent trait aux événements politiques. Le côté local en quoi consistait l'intérêt du journal rédigé par Merle, lui manquait donc, et la nouvelle Estafette faisait double emploi avec des journaux plus anciens et ne pouvait durer longtemps.

3) le retour en France de Merle

Après quelques jours passés à Alger, Merlin débarqua à Toulon dans le courant d'août. Il rapportait d'Afrique des notes qu'il a utilisées dans un volume paru en 1831 sous le titre « Anecdotes historiques et politiques pour servir l'histoire de la conquête

d'Alger ». L'ouvrage était dédié au maréchal de Bourmont, dont l'auteur dans une lettre liminaire évoquait la situation de 1830 et celle de juillet 1831.

Ces lignes étaient écrites à une époque où les passions politiques s'efforçaient d'effacer de l'histoire le nom du vainqueur d'Alger. Merle s'était efforcé d'être exact et de se documenter sérieusement sur les faits dont il n'avait pas été témoin comme son interview de l'interprète Bracevitch dont on a conservé le dramatique récit des circonstances dans lesquelles le Dey Hussein accepta l'ultimatum de Bourmont.

Il ne méprisa pas le document. Il reproduisit en appendice le rapport du général Valazé sur les travaux du Génie sur le siège d'Alger, un autre sur le trésor de la Casbah et une note sur les auxiliaires d'Afrique. Enfin il complétait son livre par une carte de la presqu'île de Sidi Ferruch, avec l'indication de l'emplacement des différents corps et services, un plan de Torre Chica, un plan de l'attaque du Fort l'Empereur.

Mais il convient de ne pas chercher dans les Anecdotes plus que ce que l'auteur a voulu y mettre. Elles ne sont pas une histoire de l'expédition, pas même une relation complète, ni seulement suivie des opérations. Il a nettement décliné toute compétence sur ce point. Merle s'est seulement proposé de conter sous forme d'anecdotes, des souvenirs personnels de la campagne et de les conter librement en homme qui ne doit de ménagement à personne.

Il n'avait décidément pas le respect des « habits brodés ». Il ne s'est pas borné à observer la campagne sous le point de vue comique, et il a parlé comme il convenait de la bravoure et du dévouement des soldats dont le plus grand nombre voyait pourtant le feu pour la première fois. Nombreux sont dans l'ouvrage de Merlin, les moments bienvenus, la description de Sidi Ferruch, du marabout où se logea à la diable le personnel du quartier général du camp français, de la tempête du 16 juin, de la route entre Stouéli et le Fort l'Empereur, de la Casbah, du spectacle des terrasses d'Alger la nuit.

Merle se sentait évidemment très loin du boulevard de Gand et du Palais-Royal. D'autres pages se lisent encore avec agrément ainsi le portrait du capitaine anglais Mansell, qui fut bientôt traité avec une grande considération. Sa bravoure, le rendu populaire dans une armée française ou ne manquait cependant ni les vétérans, ni les souvenirs de l'Empire. Mais Alger pris, le soldat fit place au citoyen anglais.

Ainsi encore l'arrivée des premiers Bédouins au camp de Sidi Ferruch, la mort touchante de la vivandière du 37e de Ligne, blessée tandis qu'elle distribuait de l'eau-de-vie aux soldats, celle d'Amédée de Bourmont, la visite du Dey Hussein au général en chef. De toutes les relations de la campagne d'Alger, le livre de Merle est le seul qui traduise avec bonheur le pittoresque d'une expédition qui n'en manqua pas.

Les Anecdotes furent bien accueillies par la presse. Alfred de Vigny fit mieux que consacrer le livre de Merlin. Il a évoqué à la manière d'un conte arabe l'expédition d'Alger et la chute de Charles X avec une ironie qui voile à peine l'indignation causée à l'auteur par le silence que la passion politique faisait autour de la prise d'Alger. L'année suivante, Merlin publia dans l'Artiste, sous le titre « la rue de la Marine à Alger », une sorte de « en marge » de son livre.

4) la suite de la carrière de Merle à Paris

En rentrant de son séjour en Afrique, à Paris, Merlin avait repris sa plume de journaliste. Il rédigea le feuilleton dramatique de la Quotidienne qui devint en 1847, l'Union Monarchique, puis en 1848, l'Union. Ce feuilleton, exempt de prétention, a ce qu'on appelle aujourd'hui « le style », poli jusque dans ses plus grandes sévérités, il ne le ressemblait à aucun autre.

À l'éloquence, il préférait le style simple et direct et l'esprit au lyrisme. Il avait la phrase en horreur. Il était le disciple de Voltaire, de Rivarol et des petits poètes du XVIIIe siècle. Il y avait aussi retrouvé sa famille. Le 17 octobre 1839, il avait en effet épousé une de ses anciens pensionnaires de la porte Saint-Martin, Marie Dorval qui restée veuve du maître de ballet Allan, lui avait apporté avec son talent consacré par le succès, ses 3 filles Gabrielle, Louise et Caroline.

Le petit appartement de Merle était fréquenté par les hommes de lettres et les artistes. Marie Dorval attirait par le prestige de son art vivant et personnel, par sa beauté irrégulière mais d'où se dégageait un je ne sais quoi dont ses partenaires se déclaraient électrisés. Interprète inégalée du drame romantique, le public ne voulait plus voir que sous les traits de son artiste préférée Marion, Adèle et Kitty Bell.

De son côté Merlin avait de l'esprit, sa mémoire était fertile en anecdotes et il connaissait d'inappréciables recettes culinaires. Aussi le salon du ménage était-il est fréquenté par des acteurs, Bocage, Perrier, et des hommes de lettres, Hugo, Vigny, Dumas, Soulié, Georges Sand, Cavel l'éditeur de Balzac.

C'est un rôle périlleux à tenir que celui de mari d'une étoile. Merle sut en éviter l'odieux et le ridicule. Ce fut cependant un foyer singulièrement mouvementé : grande passion d'Alfred de Vigny pour Marie Dorval, camaraderie de celle-ci avec les auteurs dont elle était l'interprète comme Dumas et ses camarades, entraînement juvénile d'Antoine Fontaney pour Gabrielle Dorval, le jeune

homme étant aussi du goût de la mère et de la fille cadette.

Au milieu de ces complications, Merle passa, olympien et distant, amusé sans doute par les précautions que prenaient à son égard l'amant de la mère et l'amoureux de la fille, précautions qu'il jugeait avec raison puérides et bien inutiles. Il vécut toujours avec le même train de vie, dont les principales dépenses étaient quelques voyages à Londres et les femmes.

Sur ce dernier point, il refusa d'écouter les avertissements de l'âge et ceci lui fut fatal. Un jour ayant éprouvé auprès d'une dame qu'il comptait honorer de ses faveurs, une défaillance naturelle et vexante, il aurait déclaré que la vie n'ayant plus pour lui de raison d'être, et que n'ayant plus de motifs de sortir, il allait se mettre pour toujours au lit, ce qu'il aurait fait. Le vrai est qu'il fut cloué sur sa couche par une impitoyable paralysie en 1848.

Ses facultés demeuraient intactes, et telle était l'autorité qu'on reconnaissait au doyen de la critique dans le monde des auteurs, qu'on lui envoyait les manuscrits. Il rédigea ainsi son feuilleton presque jusqu'à la fin. Le dernier qui, dans le rez-de-chaussée de l'Union porte ses initiales est du 7 avril 1851. Il avait consacré celui du 7 janvier à une question qui restait d'actualité, les congés des Sociétaires du Théâtre Français.

Sa femme qui n'avait su se fixer nulle part, était morte en 1849, en courant la province après de misérables cachets. Merle lui survécut 3 ans, n'ayant pour vivre que la très modeste rente que la Comédie Française lui servait en souvenir de Marie Dorval. D'ailleurs admirablement soigné par la famille de René Luguët, époux de la 3^e fille que Marie avait eu du chef d'orchestre Piccini.

Il attendit la mort avec calme, comme une éventualité dont il avait envisagé l'inévitable une fois pour toutes, afin de n'avoir plus à s'en préoccuper par la suite. Il mourut le 28 février 1852. Ses confrères de la critique dramatique témoignèrent d'unanimes regrets.

Homme d'esprit, qui cependant ne changea jamais d'opinion, directeur de théâtre, curieux des nouveautés, journaliste désintéressé, cet écrivain de talent est aussi l'auteur d'un très agréable recueil d'impressions sur l'expédition d'Alger et il a créé le premier journal algérien dont il a écrit, jugeant avec clairvoyance l'avenir de la nouvelle conquête « un bulletin de l'Armée française imprimé sur une des plages de la côte Afrique, est un fait assez extraordinaire pour qu'on y attache de l'importance.

Dans quelques siècles, cette date signalera peut-être un des événements les plus influents de la civilisation, sur la plus belle comme sur la plus florissante de nos colonies ». La presse algérienne peut reconnaître en Toussaint Merle un ancêtre fort avouable.

5) Lexique (2)

François le Coigneux de Bachaumont, (1624-1702) poète français, fils d'un président à mortier, conseiller clerk au Parlement de Paris, il prit le parti de la Fronde. Après les troubles, il se livra tout entier au plaisir et aux lettres. Ami de Chapelain, il fit avec lui un gai Voyage en Provence et en Languedoc (1656), qui les immortalisa tous les deux. Ses œuvres ont été publiées, avec celles de Chapelain, par Charles Nodier (1825) et par Antoine de Latour (1854)

La grammaire espagnole de Port-Royal,

Au XVII^e siècle, Port-Royal constitue une entité religieuse, bien connue par ses publications. Les ouvrages pédagogiques sont publiés par les maîtres des « Petites Écoles », Claude Lancelot qui a élaboré diverses méthodes linguistiques, latine, grecque, espagnole, italienne et qui a rédigé avec Antoine Arnauld, la Grammaire Générale et Raisonnée (1660). Les auteurs de Port-Royal sont célèbres, après la polémique des Provinciales (1657) et la publication d'ouvrages théologiques de référence, comme le Nouveau Testament de Mons (1667)

Harel et le Nain Jaune

François-Antoine Harel (1789-1846), journaliste et dramaturge français. Il fut auditeur au Conseil d'État dès l'âge de 20 ans, et devint successivement membre de l'administration du contentieux, inspecteur général des Ponts et Chaussées, secrétaire général du conseil des substances. Sous-préfet à Soissons en 1814, il fut, au commencement des Cent-Jours, appelé à la préfecture des Landes, qu'il administra jusqu'au retour des Bourbons. Il se vit condamné à quitter le sol de la patrie.

Comme neveu du dramaturge Luce de Lancival, il songea à faire usage de sa plume, à son retour en France en 1820. Il fonda un journal intitulé le Miroir et devint l'un des collaborateurs de la Minerve Française puis il dirigea Le Nain jaune. Après avoir dirigé quelques théâtres de province, il obtint, en 1829, la direction de l'Odéon puis celle du Théâtre de la Porte Saint-Martin où il monta les principaux drames de l'école moderne. En 1837, il fit représenter la Guerre des Servantes, drame en 5 actes et en prose, écrit en collaboration avec Théaulon et Alboise.

De Jouy et l'Ermite de la Chaussée d'Antin

Élève au collège d'Orléans à Versailles, Étienne de Jouy s'embarqua pour l'Amérique du Sud au service du gouverneur de la Guyane. Il revint presque aussitôt en France, fut envoyé comme sous-lieutenant d'artillerie aux Indes orientales (1787), où il eut diverses aventures, dont il devait plus tard s'inspirer. Lorsque la Révolution éclata, il retourna en France (1790) et contribua à la rédaction du Paquebot (1791) avant de partir comme capitaine pour l'armée du Nord. Il servit avec distinction et fut adjudant général après la prise de Furnes. Il refusa de porter un toast à Marat et fut arrêté et condamné à mort. Il parvint à s'évader, se réfugia en Suisse et rentra en France au 9 Thermidor.

Il est avant tout connu comme librettiste de plusieurs opéras du début du XIXe siècle, Guillaume Tell de Rossini, la Vestale de Spontini (1807). La Vestale eut près de cent représentations et fut considérée comme l'un des meilleurs opéras français. Il produisit d'autres opéras, mais aucun n'eut autant de succès. Il fut également journaliste, critique et chansonnier et fit partie du Caveau et du « Déjeuner de la Fourchette ». Il publia dans la Gazette de France des satires de la vie parisienne, réunies sous le titre L'Ermite de la Chaussée d'Antin, ou observations sur les mœurs et les usages français au commencement du XIXe siècle (1812-1814) en 5 volumes, suivies de plusieurs séries similaires : Guillaume le franc parleur, L'Ermite de la Guyane, puis L'Ermite en province.

Il fut élu à l'Académie française en 1815 mais ne put prononcer son discours de réception en raison des événements. Il fut du parti des classiques et vota contre Victor Hugo. En 1824, sa tragédie Sylla triompha, par le génie de Talma. Elle eut 80 représentations de suite. Sous la Restauration, de Jouy fut un défenseur constant de la liberté. Son œuvre fut surestimée par ses contemporains par respect pour l'auteur lui-même. Après la Révolution de 1830, il remplit jusqu'au 9 août les fonctions de maire de Paris puis fut nommé bibliothécaire du Louvre. Il mourut au château de Saint-Germain-en-Laye, où il disposait d'un appartement.

Achille de Jouffroy

Le comte Achille de Jouffroy, collaborateur dévoué de son père, continua ses travaux sur les bateaux à vapeur. Pendant l'émigration il avait reçu à Fribourg une solide instruction littéraire et artistique. Auteur de pièces de théâtre, de satires, il se passionna pour le journalisme. Mais son père lui avait donné le goût de la mécanique et il donna le meilleur de lui-même par des travaux sur les mines, l'industrie, les arts mécaniques. Il ne cessa de chercher les solutions à l'important problème de la navigation à vapeur.

L'Académie des Sciences lui décerna des encouragements pour ses études sur les bateaux à vapeur et les chemins de fer. Il fit carrière dans le journalisme comme rédacteur du Drapeau Blanc, puis du Conservateur de 1815 à 1817 puis de l'Etoile de 1816 à 1823. Pendant 20 ans il écrivit dans l'hebdomadaire l'Observateur, publication sur la marine et les colonies.

Il épousa en 1824 Mlle de Gestas, comtesse en Bavière et la même année, il alla s'installer près de Nantes et de la Janatière proche de l'abbaye de la Meilleraie, une usine métallurgique. Ses hauts-fourneaux à coke et à soufflerie à vapeur produisaient une fonte d'excellente qualité. Mais il abandonna la direction de l'usine à un gérant anglais qui dilapida les fonds. L'usine fut vendue à vil prix.

Victor Ducange

Fils d'un secrétaire de l'ambassade française en Hollande, il occupa sous l'Empire un emploi au ministère du commerce, et ayant perdu cette place à la Restauration, il s'adonna à la littérature. En moins de 20 années, il produisit 60 volumes de romans. Comme il frondait dans ses écrits les abus de l'ancien régime qu'on voulait faire revivre, il s'attira de perpétuelles vexations.

Michaud (1767-1839) et la Quotidienne

Fils d'un notaire d'Albens, il suivit sa famille en Bresse, à Richemont. Ses études au collège de Bourg éveillèrent son goût pour les lettres et l'histoire. Il fonda une imprimerie à Lyon avec son frère cadet Louis Gabriel, et suivit à Paris la comtesse Fanny de Beauharnais, protectrice des lettres. Il déploya une intense activité de journaliste chrétien et de royaliste convaincu, bousculé par les événements de la période révolutionnaire. Propriétaire du journal "La Quotidienne", il fut 11 fois emprisonné et 2 fois condamné à mort.

Il se réfugia dans l'Ain et traversa non sans peine les années napoléoniennes et celles de la Restauration. Il se consacra bientôt à sa prestigieuse Histoire des Croisades, dont le premier volume parut en 1811. En 1815, il fut élu député de l'Ain. L'Académie Française l'avait accueilli en 1813. Il écrivit en collaboration avec son frère Louis Gabriel, la "Biographie Universelle", véritable encyclopédie historique de près de soixante volumes, à laquelle participèrent près de trois cents célébrités.

Loverdo

Général qui commandait l'une des 3 divisions de l'armée de Bourmont avec Berthezène et des Cars. Le lieutenant général Desprez était chef d'état-major général, Lahitte commandait le génie, Valazé l'artillerie, le baron Denniée l'Intendance. Loverdo s'était rallié à la Restauration.

Marie Dorval

Actrice française née Marie Thomase Amélie Delauney, abandonnée par son père à l'âge de 5 ans, elle perdit sa mère de la tuberculose peu de temps après. Elle épousa à l'âge de 15 ans Allan Dorval, un acteur plus âgé qu'elle, qui mourut 5 ans plus tard. En 1827, elle connut le succès dans la pièce « Trente ans, ou la vie d'un joueur », avec pour partenaire Frédérick Lemaître. A l'âge de 31 ans, elle épousa Jean Toussaint Merle, et devint la maîtresse d'Alfred de Vigny en 1832, qui avec Victor Hugo la fit entrer au Théâtre-Français.

En janvier 1833, elle devint l'amie de George Sand. Elle joua sa pièce Cosima au Théâtre du Gymnase. Au Théâtre de l'Odéon, elle apparut dans Lucrèce de François Ponsard (1843) et dans Marie-Jeanne, ou la femme du peuple, d'Adolphe d'Ennery. Elle achèva sa carrière en faisant des tournées et mourut d'une dépression, suite au décès de son petit fils.

Kitty Bell

Héroïne de Vigny dans le drame Chatterton, le destin d'un jeune poète. Elle est l'épouse de John Bell, industriel de Londres et époux tyrannique qui brusque sa femme pour une erreur relevée dans son livre de comptes. Chatterton, un jeune poète sans fortune, a loué chez lui une modeste chambre.

Sources

ESQUER l'Estafette d'Alger (1)
Articles Web (2)